

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE DUC DE KANDOS

PREMIÈRE PARTIE — LE MEURTRE DE COCO

XIV — FILS ET FILLE

— Oh ! que je souffre ! mon Dieu ! que je souffre !... s'écria-t-elle.

— Annette ! interrompit Gaston, tu ne me dis pas tout, non plus. Il y a, dans tes paroles, des choses que je ne comprends pas. Expliquetoi.

— Et quant j'aurais mon secret ! répliqua-t-elle brusquement en se cachant ses larmes, n'avez-vous pas le vôtre ?

— Si je te disais le mien, me dirais-tu le tien ? demanda le jeune homme, à voix basse et comme honteux de l'hésitation qu'il sentait en lui.

— Non ! fit-elle avec énergie. D'ailleurs, pour en finir rapidement, je n'ai pas de secret... Je suis une folle, voilà tout !

— Oh ! j'ai perdu ta confiance, balbutia Gaston, plus douloureusement frappé peut-être qu'il n'en avait été depuis le commencement de cette longue scène si pénible.

Mlle de Kandos ne répondit pas.

— Eh bien, écoute, reprit-il dans l'empressement de son amour inquiet. Je te l'ai dit : le secret que je cache ne m'appartient pas... Il est le secret de... de ma mère... Je... je... lui demanderai l'autorisation de tout te dire, et alors... alors, tu me mépriseras peut-être tu me fuiras avec horreur ! Tu seras la première à me répondre : tout bonheur est impossible entre nous... mais, du moins, tu ne douteras pas de mon cœur,

et tu comprendras jusqu'à quel point je t'aime... pour t'avouer ce que je t'avouerai... pour te révéler ce que je te révélerai !

— Mais pourquoi donc m'en parlez-vous seulement aujourd'hui ? demanda la jeune fille. Est-ce que ce secret, cet obstacle, n'existait pas il y a huit jours ?

— Si, puisque j'hésitais, puisque je reculais sans cesse l'heure de notre bonheur... Mais, depuis huit jours, il s'est produit un événement nouveau, qui a tout aggravé, qui a tout ouvert sous mes pas, un abîme où je ne puis pas l'entraîner... dussé-je mourir de désespoir et de remords à tes pieds. Du reste, quand tu sauras, si j'ai l'autorisation de parler, tu décideras toi-même... Mais, vois-tu, Annette, la mort me serait douce à côté de l'aveu que j'aurai à te faire ! Et tu regretteras, peut-être, de m'y avoir contraint.

— Gaston, lui dit-elle, changeant tout à coup de ton et de sentiment, comme cela lui était arrivé plusieurs fois depuis qu'elle était là, tu n'auras pas à rougir devant moi... J'ai eu tort... Je te fais souffrir... sous prétexte que je souffre... c'est égoïste, c'est mauvais ce que je fais là... Pardonne-moi !

Elle lui tendit le front.

Il y déposa, avec une passion respectueuse, ses lèvres brûlantes.

— Jure-moi seulement que tu m'aimes toujours autant... et je te croirai,

— Annette, je te le jure !... Ne le vois-tu pas, d'ailleurs, à mes agissements ?



A huit heures précises, Mme Lapierre se présentait...

—Si, je le vois. Eh bien, alors rien n'est perdu !

—Hélas !

—Tu m'aimes, je t'aime ! Est ce qu'on peut quelque chose contre cela ?

—Non... Mais le bonheur peut nous être interdit !

—Pas celui d'aimer toujours... J'attendrai...

—Quoi ?

—Que sais je ?... L'avenir est long... Il ne sera pas éternellement contre nous ! Reviens chez le duo, comme autrefois.

Gaston eut un léger frisson.

—Je ne veux pas changer de professeur de musique, ajouta-t-elle avec un sourire qui s'éteignit dans une larme.

—Tu es aussi bonne que tu es belle, murmura le jeune homme, baisant les longues paupières de Mlle de Kandos, pour boire ses larmes, avec une sorte de joie mêlée d'amertume, joie de se sentir ainsi aimé, amertume de faire pleurer celle qu'il aimait d'une passion si dévorante et si exclusive.

—Oui, lui dit-il, je retournerai chez le duo. Il m'a écrit... et j'ai à lui parler... c'est mon devoir... un devoir affreux... comme tous mes devoirs à présent... mais je serais criminel de ne point le faire...

Annette le regardait avec étonnement.

—Tiens, ma bien-aimée... cela, je puis te le dire... je te dirai toujours tout ce que je puis... mais ne m'en demande pas davantage, n'exige pas une explication que je dois te refuser...

—De quoi s'agit-il ?

—Tu m'aideras même, dans cette circonstance, et tu obieras... ou tu trouveras moyen d'amener... ce que je désire... ce qu'il faut qu'il soit.

Gaston, de pâle qu'il était, devint livide et se fut d'une voix tremblante, en baisant les yeux, qu'il ajouta :

—M. Bernard, l'intendant, est toujours chez le duo, chez ton père ?

Annette releva ses longues paupières et les rabattit brusquement, par un mouvement qui lui était familier, lorsqu'elle recevait quelque choc violent.

—Oui, dit-elle. — Eh bien ?

—Eh bien il faudrait décider ton père à s'en séparer, à l'éloigner de lui... dont il a toute la confiance.

Une sueur froide baignait le front du jeune homme ; les mots sortaient entrecoupés, hachés, de ses lèvres blémies.

Annette la regardait fixement, devenue tout à coup plus immobile et plus froide qu'une statue.

—Et pourquoi cela ? fit-elle lentement, sans le quitter du regard.

—Il... il ne mérite pas cette... confiance... je le crois... Enfin, Annette, je te jure qu'il faut qu'il quitte... votre maison.

Annette lui saisit vivement la main, en lui disant d'une voix sourde, mais avec un éclair dans les yeux remplis d'une lumière extraordinaire, et qui avaient quelque chose de menaçant, presque de farouche :

—Gaston, tu m'as trompée !

—Moi ?

—Oui, toi, tout à l'heure... Il était donc question de mon père... du duo ?

—Que vois-tu de commun entre ton père et ce... cet homme... ce Bernard... cet intendant ?

Son accent exprimait un étonnement si sincère que Mlle de Kandos, après l'avoir regardé encore un instant, éteignit la flamme de son regard sous le voile de ses paupières brusquement abaissées.

—Rien en effet ! répondit-elle d'une voix contrainte et agitée. Mais je ne puis me charger de cela... Parles-en toi-même à M. de Kandos. Adieu !

Et, sans lui laisser le temps de prévoir son mouvement, elle s'élança hors de la pièce, traversa le corridor avec la légèreté d'un oiseau, ouvrit la porte de sortie et disparut dans l'ombre.

Quand Gaston, qui s'était élançé derrière elle, arriva sur le palier, elle était hors de vue, et c'est à peine si le léger froissement de sa robe de soie monta jusqu'à lui des étages inférieurs.

Il rentra chancelant, épuisé, désespéré et s'éroula pour ainsi dire sur un siège, n'éprouvant que la sensation d'une immense douleur qui brisait en volonté.

Ce fut ainsi, qu'une demi heure après, à son retour, le retrouva sa mère, Mme Lapierre.

En levant les yeux sur elle, il resta stupéfait, tant les traits de la malheureuse femme étaient altérés, bouleversés.

—Qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-il en se redressant pour la mieux considérer. Quelque nouveau malheur, n'est ce pas ?

—Non ! non ! balbutia-t-elle. Rien, je te jure...

Eile ne put achever. Elle chancela et tomba sans connaissance dans les bras de son fils.

XI

DEUX FEMMES

En sortant de la maison de la rue des Trois-Couronnes, où elle venait d'avoir cette explication pénible avec Gaston, Annette aperçut, devant la porte, la voiture de place qui l'avait amenée et qui l'attendait.

Ele le tourna rapidement le bouton de la portière et s'élança dans la fiacre, après avoir dit au cocher :

—Avenue de Neuilly. Vite !

Mais à peine fut-elle assise sur la banquette qu'au milieu de la nuit elle sentit deux bras qui lui entouraient doucement la taille.

Eile poussa un léger cri de terreur et se débattit pour se débarrasser de cette étreinte, prête à se pencher au dehors, à appeler au secours.

Une voix tendre et connue ne lui en laissa pas le temps.

—Imprudente ! lui disait on à l'oreille, ne me reconnais-tu pas ? C'est moi !

—Vous ! s'écria Annette passant de la terreur au dépit et repoussant avec colère celle qui lui parlait.

—Oui, moi, Jeanne, ta meilleure amie, tu le sais bien !

—Oh ! c'est mal ce que vous faites là ! reprit Mlle de Kandos d'une voix irritée ; m'espionner ainsi !

—Annette, je ne t'espionne pas... Je veille sur toi, pour te protéger contre les imprudences auxquelles t'emportent tes nerfs et ta mauvaise tête... et que tu regretterais, peut-être, amèrement, un jour.

—Que vous importe ?

La jeune duchesse fit semblant de ne pas entendre cette réponse et poursuivit :

—Non, je ne t'espionne pas, et la preuve, c'est qu'au lieu de monter chez " lui," où je savais que tu étais, j'ai attendu, là, cachée dans cette voiture, que tu redescendisses.

—C'est pire ! répliqua Annette. Si vous étiez montée, j'aurais su, du moins, que vous étiez là.

—Et lui aussi l'aurait su... et c'est ce que je ne voulais pas ! Tu es une mauvaise fille, Annette, mais tu es une honnête fille

aussi, on qui l'on peut se fier... et je te savais mieux gardée, là-haut, par toi-même, que par qui que ce fût.

Ces dernières paroles parurent apaiser un peu Mlle de Kandos qui reprit plus doucement :

— Alors, pourquoi me suivre ?

— Pour que nous rentrions ensemble chez ton père ; pour qu'il ne se doute pas d'où tu viens, où tu es allée seule ; — démarche bien étrange... tu l'avoueras... de la part d'une jeune fille de ton âge.

Annette se tut ; mais elle ne repoussait plus celle à qui la loi donnait le titre de belle-mère.

— J'avais remarqué ton agitation depuis quelques jours, continua la petite duchesse. J'avais vu la trace mal effacée de tes larmes... Je connais bien tes yeux, si doux quand tu veux, si menaçants quelque fois, où se reflètent toutes tes émotions. J'y voyais poindre, grandir quelque orage, quelque crise dang reuse.

— Tu me fuyais, tu ne me parlais plus, tu cherchais la solitude, comme chaque fois que tu aurais besoin d'un conseil et que tu hésites ; comme chaque fois que tu médisais un coup de tête dont tu ne veux pas te laisser détourner.

— Ce soir, pendant le dîner, j'ai deviné que tu avais pris un parti... Ne te voyant plus, je t'ai cherché dans ta chambre, au jardin... Tu n'étais nulle part... Alors, je suis sortie, et, prenant une voiture, je me suis fait conduire rue des Trois-Couronnes.

— Ce fiacre stationnait devant une certaine porte... J'ai interrogé le cocher... J'ai su, par lui, qu'il avait amené une jeune dame, qu'il l'attendait... J'ai renvoyé la voiture qui m'avait conduite, et je suis montée dans la ti-nne.

— Nous pouvons rentrer ensemble chez le duc, devant les domestiques... Nous serons censées nous être promenées toutes les deux... et tout est sauvé ! Que vois-tu de si mal là dedans ? Est-ce de l'espionnage ?

— Pardonne-moi, murmura Annette, en l'embrassant avec une sorte de violence. J'ai été méchante... cela m'arrive souvent... mais tu es si bonne !... Ah ! si tu savais combien je suis malheureuse !

— Eh ! je le sais, ma pauvre chérie. A ton âge, et, je le crois, à tout âge, pour certaines femmes, les peines d'amour, les peines du cœur, sont les grosses peines... Mais n'oublie donc pas qu'un rien compromet une jeune fille, qu'un rien peut la perdre aux yeux du monde, et que le mal, une fois fait de ce côté, rien ne peut le racheter, l'effacer.

— Je ne pouvais rester ainsi... je ne le voyais plus... je serais devenue folle...

— Tu l'es déjà un peu, avec ta nature romanesque, ton caractère à la fois violent et concentré, presque sournois par moments, et qui se jette tout à coup aux extrémités, passant de la réserve la plus injuste envers ceux qui devraient avoir ta confiance, à l'expansion la plus irrésistible.

— Tu es orgueilleuse et passionnée, susceptible et emportée, Annette ; tu es à l'âge où l'on est à la fois égoïste et dévouée.

— Tu es, tout ensemble, capable de faire mourir de chagrin ceux qui t'adorent et de te tuer pour ceux à qui tu donnes ton cœur. Tout cela est très-dangereux.

— Pour qui ?

— Pour toi et pour les autres.

— A l'entendre parler, on dirait que tu as l'expérience d'une femme de soixante ans, répondit la jeune fille.

— Non, ma chérie, je n'ai pas soixante ans. Je n'en ai que vingt-huit, et je ne suis mariée que depuis un an.

— Mais j'étais orpheline ; j'étais pauvre, sans avenir. J'ai

toujours su que je ne devais compter que sur moi ; et, comme on n'avait aucun intérêt à me flatter, ni enfant, ni jeune fille, on m'a toujours dit fort ostensiblement un tas de vérités qui m'ont appris à réfléchir, à voir clair en moi et chez les autres. Mais laissons cela.

— Tu m'aimes malgré tes révoltes ; je t'aime malgré ta mauvaise tête. Il n'y a ici que deux amies. Nous avons le temps. Dis-moi bien tout.

En parlant ainsi, Jeanne avait pris la tête d'Annette dans ses deux mains et l'embrassait doucement.

Mlle de Kandos, d'abord un peu raide et cassante, s'était laissée aller à cette douceur mêlée de franchise, et lui rendait ses caresses, étant de ces natures qui ne détestent pas absolument qu'on leur dise certaines vérités, qu'elles savent mériter, quand ces vérités leur prouvent qu'on les aime réellement.

— Mon Dieu, reprit-elle avec émotion, tu sais, depuis longtemps, que nous nous aimons.

— Oui. Et comme j'ai pour lui beaucoup de sympathie et d'estime ; comme j'ai épousé, pauvre, un homme riche ; comme je sais que l'amour ne connaît ni les différences de fortune, ni les différences de rang ; que le vrai bonheur, c'est de s'aimer, et que je veux que tu sois heureuse, ainsi que je le suis, — je ne me suis jamais opposée à cette passion... que j'encourageais, plutôt, sans m'y mêler plus que tu ne le voulais, et que tu ne me l'aurais permis.

— C'est vrai. Je savais aussi que le duc ne s'y opposerait pas, grâce à toi... et à son indifférence pour moi, — avant même que tu me dises que cela était convenu entre vous deux, et qu'il avait écrit à Gaston, pour lui indiquer un rendez-vous...

— Te voyant si inquiète et si malheureuse de l'absence prolongée, inexplicable, de M. Lapierre, j'ai eu la faiblesse de te dire que ton père consentait et voulait faire le premier pas... au lieu de t'en laisser la surprise... c'est encore vrai.

— Mais ce qui n'est pas vrai... c'est l'indifférence que tu reproches à ton père, et sa prétendue froideur envers toi... Ta froideur crée la sienne... Et il en souffre, je t'assure...

— Tu étais une grande fille, quand tu l'as revu, il y a deux ans... Tu ne te le rappelais pas, étant trop jeune... lorsque les circonstances vous séparèrent... Il pouvait y avoir un peu d'embarras entre vous qui, en somme, étiez étrangers l'un à l'autre...

— Puis, interrompit sèchement Annette, on n'aime guère la fille... quand on n'aimait pas la mère !

— Tu te trompes ! dit doucement Jeanne, avec un certain embarras. Mais laissons de côté ce sujet... Encore une fois, ton cœur est de ceux qu'on ne force point et qui ne subissent aucune loi... Revenons à M. Lapierre.

— Oui, revenons à lui. Eh bien, il ne veut pas de moi ! s'écria-t-elle avec une violence trempée de larmes.

— Voyons, c'est impossible... explique-toi. Que s'est-il passé ?

— Ce qui se passe depuis que nous nous connaissons. Il paraît m'aimer... Oh ! m'aimer de tout son cœur... Et je crois qu'il donnerait sa vie pour moi...

— Eh bien ?

— Mais il ne me donnera pas son nom.

— Annette, ce que tu dis là n'a pas le sens commun. Tu auras mal pris des hésitations, des craintes, des susceptibilités provenant de l'infériorité matérielle de sa situation vis-à-vis de toi... Tu lui auras dit des duretés, tu auras été cassante, provocante...

— Avec lui, non, jamais, répliqua la jeune fille. Près de

lui, je ne me reconnais plus... Il me battrait, qu'il me semble que je lui baiserais les mains.

—Etrange fille ! murmura doucement la duchesse.

—Ce n'est donc pas cela, continua Annette d'un ton plus sombre. Il y a entre nous quelque chose, ou plutôt "quelqu'un" qui nous sépare.

—Quelqu'un ? Il te l'a dit ?

—Oui.

—Et qui donc ?

—Qui ?... Ah ! voilà... Il n'a pas voulu le nommer.

—Et tu ne fourgonnes pas ?...

—Non ! fit la jeune fille d'un ton singulier et qui frappa Jeanne.

Elle ouvrit la bouche pour interroger, pour demander la cause de cet accident particulier, qui faisait naître en son esprit mille idées vagues, et lui donnait à croire qu'Annette n'était pas sincère dans sa négation ; mais elle se tut, jugeant qu'il serait peut-être imprudent de vouloir lire trop vite et trop tôt dans ce cœur qui se refermait brusquement devant toutes les enquêtes, et qui ne s'ouvrait que de lui-même, quand on n'éveillait pas ses susceptibilités ou ses caprices.

—Tu as insisté pourtant ? reprit-elle.

—Oui, plus même que je n'aurais dû, et que je me serais crue capable de le faire.

—C'est étrange, fit la duchesse. Mais il est jeune comme toi, amoureux comme toi ; il regarde sans doute les choses... et se désespère au premier obstacle.

—C'est alors qu'il ne serait pas un homme et qu'il ne m'aimerait pas assez, reprit Annette avec fierté ; et, dans ce cas, je ne l'aurais pas aimé... je ne l'aimerais pas.

—Ainsi, tu ne doutes pas de lui ?

—Non ! répliqua résolument Mlle de Kandos, qui, en eût-elle douté, ne l'eût pas avoué facilement, par orgueil.

—L'obstacle est grave, affreux, insurmontable, ajouta-t-elle avec un frisson, que Jeanne sentit dans l'obscurité, sans pouvoir en comprendre le caractère exact, ne voyant pas l'expression des traits.

—Qu'en sais-tu, puisque-tu ne le connais pas ?

—Je le sais à sa douleur... et à la mienne.

—Il reviendra, cependant, n'est-ce pas ? Le duo lui a écrit...

—Oui, il reviendra...

—Le duo doit lui parler... lui offrir sa main... Il faudra qu'il s'explique.

—Avec lui ! s'écria Annette.

—Sans doute, il sera bien contraint de donner ses motifs, de lui dire ce qu'il te cache...

—Il ne le lui dira pas, ricana la jeune fille.

Jeanne se pencha vers elle pour essayer de lire sur son visage, ne comprenant rien à cet accent d'ironie, qui l'effrayait.

En s'approchant, sa figure rencontra celle de Mlle de Kandos.

Elle était inondée de larmes.

—Voyons, ma chérie, calme-toi, tu es trop nerveuse, lui dit-elle, ne voulant pas paraître aussi inquiète qu'elle l'était en réalité. A ton âge, on grossit tout, et l'on a tort, car on a l'avenir devant soi. Vous vous aimez. Vous êtes sûrs de vos deux cœurs. N'est-ce pas l'important ?

C'étaient presque les dernières paroles d'Annette à Gaston, que lui répétait là, la femme de son père.

Mais Annette n'y répondit rien, et continua de pleurer, appuyée sur l'épaule de la jeune duchesse, en secouant la tête

avec un geste de désespoir enfantin, qui était bien rare chez elle.

—Ecoute, alors, reprit Jeanne. Tu as confiance en moi, n'est-ce pas ? C'est moi qui lui parlerai... et je te jure que j'obtiendrai la vérité.

Mais Mlle de Kandos se redressa violemment.

—Non, non, jamais ? s'écria Annette avec un accent de terreur et presque de menace. — Toi, non, je ne le veux pas ? Je te le défends !... Entends-tu ? Je te le défends !... J'aimerais mieux me tuer !

D'où venaient cette brusque violence et cette terreur irritée ? Était-ce l'orgueil de la jeune fille qui se révoltait à l'idée que l'homme aimé d'elle pourrait dire, à une autre femme ce qu'il avait refusé de lui dire, à elle ?

Annette, avait-elle qu'iqu'autre raison de redouter que Jeanne fût la confidente du secret de Gaston.

C'est ce que Mme de Kandos se demanda avec inquiétude, sans pouvoir deviner au juste, la vérité, sentant seulement qu'il y avait là, peut-être, quelque arrière-pensée, ou quelque mystère, plus grave qu'elle ne l'avait soupçonné au premier abord.

XVI

DÉSÉSPÉRANCE

Il nous faut maintenant rétrograder de plusieurs heures en arrière et revenir vers le milieu de cette même journée, pour comprendre l'état de bouleversement de Mme Lapierre en rentrant chez elle, et les causes de la faiblesse subite qui la jetait sans connaissance dans les bras de son fils.

Vers midi et demi, au moment où elle terminait son modeste déjeuner, en tête à tête avec son fils, le concierge lui avait monté une lettre, venue par la poste, d'une écriture inconnue, et portant le timbre de Paris.

Cette lettre contenait les lignes suivantes :

"Madame Lapierre est priée de vouloir bien se rendre, ce soir à huit heures, chez Mme de Los Rios, rue Cuvier no. , pour une affaire qui l'intéresse et peut lui être éminemment utile et profitable.

"Elle aura la bonté d'apporter avec elle quelques échantillons de lingerie, Mme de Los Rios ne pouvant se rendre chez elle."

Mme Lapierre passa cette lettre à son fils, qui lui dit, après en avoir pris connaissance :

—Est-ce que tu iras ?

—Sans doute. Ce doit être une étrangère... Et il s'agit peut-être d'une commande importante et lucrative... Nous ne sommes pas assez riches pour repousser une semblable occasion.

—Oh ! à présent, qu'importe ? murmura le jeune homme avec une expression d'amer désespoir.

—Gaston, dit-elle, en lui prenant les mains et en les lui serrant affectueusement, — je comprends toutes tes douleurs... et je les partage... mais ne nous abandonnons pas nous mêmes... Luttons, faisons notre devoir...

"Oui, ce retour imprévu... d'un homme, dont je ne veux pas prononcer le nom... ce retour qui nous révèle à la fois et son existence et le nouveau orme... qui nous courbe, de nouveau, sous la menace de quelque effroyable révélation... qui ouvre sous nos pieds un abîme de sang... et de boue... m'a brisé, d'abord, comme toi... plus pour toi que pour moi, crois-le bien.

« Qu'importe, moi ? C'est pour toi que je travaillais ; c'est pour assurer ton avenir, le faire aussi heureux, aussi brillant que possible, que j'avais trouvé la force de résister à de si cruelles, à de si affreuses épreuves, de me cramponner à la vie... d'y goûter encore des charmes et des joies... La mère avait survécu à l'épouse, et elle se sentait tous les courages pour son enfant unique...

— Je le sais... et je t'en remercie ! interrompit le jeune homme. Mais tu vois que c'était inutile... Nous sommes maudits... la fatalité pèse sur nous.

« Quel avenir me reste-t-il ? Est-ce vivre que de trembler, sans cause, sous la menace de la honte ? de ne devoir la petite place qu'on occupe dans le monde, la considération qu'on y a conquise, qu'à un éternel mensonge, en cachant son vrai nom et sa vraie position comme un criminel ?

« Maintenant, que va-t-il arriver ? A côté de la réalité, il y a le mystère ! Quelqu'un a pénétré dans ma chambre, y a effacé les traces du passage de cet homme ! Qui a fait cela ? Et pour quoi l'a-t-on fait ?

Mme Lapierre poussa un sourd gémissement, mais garda le silence, ne voulant pas insister sur ce point qui lui causait une trop grande terreur.

Gaston reprit :

— Il me semble parfois, que je suis un voleur, un voleur d'estime public, et j'ai parfois envie de crier à ceux qui me tendent la main, à ceux qui m'ouvrent leur porte et leur cœur : Prenez garde, je suis fils de faussaire et d'assassin... mon père a été condamné au bagne, il s'en est échappé... et l'on peut suivre sa trace au sang qu'il verse ! C'est une bête fauve qui a brisé les barreaux de sa cage... qui menaçait, qui mord... je le sais... Je me tais !... Je suis son complice... et j'ai ma part de tous ses crimes, de toutes ses infamies !

— Gaston, tais-toi... je t'en conjure... Tu me désespères !

Et la malheureuse femme jeta autour d'elle un regard d'angoisse, comme si elle craignait que les murs eussent des oreilles pour entendre, bien qu'à cette heure du repas de midi, elle fût seule avec son fils, les ouvrières étant absentes pour quelques instants de repos et de liberté.

— Oui... je me tais... pardonne-moi... je ne suis pas toujours maître de moi... Tu m'as raconté qu'alors que j'étais encore tout enfant, rendue folle par l'ivraie et les mauvais traitements de... de mon père !... prévoyant ce qu'il deviendrait, les hontes les plus ignobles de l'avenir, tu m'avais pris dans tes bras, tu t'étais enfuie pour te jeter dans la Seine avec moi, et me sauver de l'infamie par la mort... Ah ! pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Gaston ! mon enfant ! mon pauvre enfant ! murmura la mère, je croyais t'avoir fait une vie supportable...

— Je n'aurais pas connu Mlle de Kandos, continua le jeune homme poursuivant ses idées et revenant à la passion qui remplissait son cœur et le torturait. Je ne l'aurais pas aimée... Elle ne m'aurait pas aimé... Et, aujourd'hui, je n'en serais pas réduit à la fuir... à me cacher d'elle, sans oser ni pouvoir lui expliquer la cause de cette conduite... qui me tue... et me fera haïr, mépriser d'elle...

Il se leva avec violence.

— Tiens ! c'est abominable. Il est chez son père... ce meurtrier... ce criminel capable de tout... Il y est retourné, quoique nous ayons pu faire, j'en suis certain, convaincu : chez le père d'Annette... qui l'estime, qui se fie à lui...

Et s'il allait le voler, le dépouiller... l'assassiner... peut-

être ! Et ce que ce sang ne retomberait pas sur moi ?... Est-ce que je puis laisser ce danger suspendu sur la tête de ces gens qui m'ont reçu, accueilli, encouragé... traité presque comme un fils ? ..

« Sur la tête de cet honnête homme, de sa femme, une créature adorable et bonne, d'Annette enfin, d'Annette que j'aime... ? C'est abominable ! c'est infâme !... c'est lâche ! — Et je ne me sens pas le courage d'aller lui dire la vérité...

« Et, d'ailleurs, est-ce qu'un fils peut dénoncer son père ? Est-ce que j'ai le droit de te perdre, toi, en le démasquant ? Est-ce qu'il est impossible que je l'envoie à l'échafaud ? C'est à en devenir fou !

— Gaston, — murmura Mme Lapierre, dont le visage profondément labouré disait trop tout ce qu'elle avait souffert depuis huit jours, en essayant de le dissimuler à son fils, — sans dire la vérité complète, tu peux mettre le duo en garde, et obtenir qu'il se passe des services de son intendant, qu'il lui ferme la porte...

— Oui, et l'intendant Bernard, sans place et sans position, ne sachant comment vivre, viendra nous demander asile, comme il nous en a menacés... ou commettra quelque nouveau crime qui le fera découvrir et prendre...

— Veux-tu que je me charge de parler au duo ? fit la mère d'une voix tremblante.

— Non ! non ! s'écria le jeune homme avec terreur.

Il craignait, sans doute, que le secret tout entier lui échappât ; et, avec cet espoir insensé, qui n'abandonne jamais les malheureux, il se figurait que, tant que la vérité ne serait pas connue, Annette serait moins perdue pour lui.

Comment ça ? il n'en savait rien.

Pourrait-il l'épouser ? Non.

Dans sa position, quel père lui eût donné sa fille ?

L'honneur lui permettait-il même d'offrir son nom souillé, couvert d'infamie, bien que la souillure et l'infamie ne lui fussent point personnelles, à une jeune fille quelconque, alors que ses parents y eussent consenti, alors qu'elle l'eût acceptée ?

Non, encore, mille fois non !

Et pourtant, il voulait être seul maître de parler, de parler à sa guise, comme il l'entendrait ; de choisir les moyens indéterminés par lesquels il protégerait cette famille aimée et révérencée entre toutes, sans faire un aveu, dont l'idée, vis-à-vis d'Annette surtout lui causait une horreur insurmontable.

Mme Lapierre comprit ces sentiments vagues et mal définis avec l'instinct de la femme et de la mère, car elle lui répondit doucement :

— Agis comme tu l'entendras, Gaston. Je te connais, et je suis sûre que tu feras ton devoir, tout ton devoir.

— Oui, oui, reprit-il avec agitation, le duo m'a écrit. Mon absence l'inquiète et le surprend... Voilà huit jours que je n'ose me montrer, rentrer dans cette maison... où j'ai connu Annette... où elle m'attend...

L'émotion lui coupa la voix, et il se laissa retomber sur une chaise dans un moment de désespoir navrant.

Sa mère le regardait hésitant à lui parler, à s'approcher, comprenant l'inutilité de ses consolations et même de sa tendresse en cet instant de crise ; aussi désespérée que lui, plus désespérée même, car elle souffrait pour elle et pour lui, se maudissant de ne pouvoir rien pour le sauver, pas même mourir.

— Tiens ! reprit Gaston d'une voix entrecoupée, je suis sûr que le duo m'eût donné sa fille ! Cela semble absurde, insensé, mais cela est... Il savait notre amour... la duchesse aussi... une

sainte! Et l'on ne m'avait pas chassé. Et l'on me recevait avec une affection... qui m'enivrait et me navrait, tout à la fois! Oh! que je suis malheureux!... que je suis malheureux!

—Voyons! balbutia la mère. Écoute-moi, Gaston... Qu'y a-t-il de changé, au fond?... N'avait-tu pas, il y a huit jours... le même père? N'avais-je pas le même mari?

Elle parlait, sans conviction, par faiblesse maternelle, pour essayer de jeter un peu de baume sur cette blessure qui saignait devant elle, et dont le sang lui était plus cher que son propre sang.

—Ce qu'il y a de changé? Tout! dit-il d'une voix sombre. Oui, j'étais son fils, hier comme aujourd'hui. Mais il avait disparu... il était loin... Il était peut-être mort ou perdu dans quelque désert du Nouveau-Monde. Vingt années avaient passé sur ses crimes.

Il n'était pas, près de nous, à Paris, chez le père d'Annete, tout couvert d'un meurtre encore chaud. Ma position était horrible... J'étais déjà un lâche d'avoir aimé dans ces conditions, de m'être laissé aimer... J'en souffrais horriblement... Je reculais, tous les jours, une explication qui m'épouvantait...

Aujourd'hui, je suis abominable, et je me fais horreur:— Ou complice, ou parricide!... voilà ma situation! voilà le dilemme! L'infamie me tient, m'entraîne. Sans toi, je me serais déjà brûlé la cervelle.

Mme Lapierre poussa un faible gémi-ement.

Elle était si pâle, paraissait si brisée, ses yeux contenaient tant de douleur et tant de tendresse passionnée, à la fois, que Gaston, s'oubliant pour une minute, eut pitié d'elle.

Il s'élança vers sa mère, la saisissant dans ses bras, il lui dit:

—Pardonne-moi, mère, pardonne-moi. Je suis cruel, odieux!... C'est affreux! Je te torture... Tu me restes, n'est-ce pas? Cela devrait, cela doit me suffire. Je souffre, et je fais souffrir de tous les côtés.

—Oh! mon enfant, ajouta Mme Lapierre, c'est à toi de me pardonner de t'avoir donné une semblable existence... J'ai pourtant fait tout ce qu'il était humainement possible... pour te racheter... et garder toutes les douleurs pour moi!

En ce moment, on sonna.

Les ouvrières rentraient.

La mère et le fils durent se séparer, se taire.

Gaston remonta dans la mansarde qui lui servait de cabinet de travail; mais il ne toucha ni à ses cahiers de musique, ni à son piano; et, immobile, la tête cachée dans ses mains, il resta là jusqu'au soir.

Quand il redescendit, à la nuit, sa mère n'y était plus.

Il trouva sur la table un mot, où elle lui disait:

“Je suis sortie pour aller chez cette dame. Je serai de retour dans une heure.”

La pauvre femme n'avait pas osé le revoir, sentant son impuissance à le consoler, et voulant conserver une apparence de sang-froid pour parler à la nouvelle cliente qui s'offrait, et qu'elle ne voulait point repousser.

Elle se disait que Gaston, désespéré, ne travaillerait pas de longtemps peut-être, et qu'il fallait qu'elle travaillât davantage, pour lui laisser au moins la douceur de souffrir à sa guise, sans préoccupations matérielles.

À huit heures précises, elle se présentait chez la concierge Mme de Los Rios, qui lui indiquait la porte.

XVII

L'ÉPÉE DE DAMOCLES.

Ce fut Carmencita qui lui ouvrit.

—Mme de Los Rios? demanda Mme Lapierre.

—O'est ici. Vous êtes, sans doute, Mme Lapierre?

—Oui, mademoiselle.

—Veuillez vous donner la peine d'entrer. Ma maîtresse vous attend.

Mme Lapierre suivit la petite bonne, qui, à travers la salle à manger et le salon, plongée dans une obscurité presque complète, la conduisit jusqu'au boudoir affectueux, où Dolorès se tenait d'une façon constante.

La “China” souleva une portière, et la visiteuse, éblouie par une grande lumière qui la frappait brusquement, resta une seconde hésitante et sans rien distinguer, debout, sur le seuil de la porte.

La créole, à demi-étendue, suivant son habitude, sur la chaise longue placée en face de l'entrée, eut ainsi le temps d'une rapide inspection de la nouvelle venue.

Ses yeux noirs la dévisagèrent et l'analysèrent des pieds à la tête, avec cette instantanéité propre à toutes les femmes, et que Dolorès possédait peut-être plus qu'aucune autre.

Ce premier examen la satisfut, sans doute, car elle sourit et dit, d'une voix douce, à Mme Lapierre, en lui désignant du doigt une chaise basse, assez près d'elle, mais placée sous les rayons directs d'une lampe dont l'éclat était augmenté par un puissant réflecteur:

—Prenez la peine de vous asseoir, madame; nous avons à causer.

Carmencita avait disparu et regagné la pièce la plus éloignée où elle rejoignait Mono, qui avait reçu l'ordre de ne point se trouver sur le passage de Mme Lapierre, et de ne pas se montrer à elle.

La mère de Gaston s'avanga en s'inclinant et s'assit sur le siège qu'on lui indiquait, sans quitter le petit carton qu'elle portait à la main, et qui renfermait quelques échantillons de lingerie, suivant la recommandation de Los Rios.

Maintenant, elle était habituée à la vive lumière du boudoir, et elle pouvait à son tour bien voir, regarder à son aise la personne qui lui avait donné rendez-vous, et dont elle sentait peser sur elle le regard scrutateur.

Elle fut extrêmement surprise de la beauté éblouissante, du type étranger et du costume de Dolorès.

Celle-ci, en effet, était vêtue d'un robe de satin noir, au corsage collant, très-écoûté et à manches courtes. Du sommet de la tête, où il était fixé par une longue épingle d'or, descendait un voile de dentelle noire, qui faisait draperie et mêlait ses plis souples et transparents aux reflets vifs de la soie chatoyante et aux blancheurs mates de la chair nue.

Ce costume est le costume habituel de la “Portena,” lorsqu'elle s'habille pour recevoir ou pour sortir dans les rues.

D'une simplicité riche et au faciès, il sied admirablement aux femmes créoles, en faisant ressortir l'élégance ronde et cambrée, l'éclat de la peau, d'une blancheur dorée, et le velours éblouissant des grands yeux, qui brillent comme des diamants noirs, au milieu des floes légers de la dentelle à jour.

Mme Lapierre n'avait jamais rien vu d'aussi original et d'aussi réduisant; et son premier sentiment fut un sentiment d'admiration étonnée.

Mais cela ne dura pas, et le malaise succéda, presque sans

transition, à cette première impression, — malaise causé par le regard de Dolorès.

Ce regard, en effet, avait quelque chose de si profond et de si investigateur, différait tellement du regard brutal qu'une femme, dans la position où semblait être Mme de Los Rios, peut accorder à une étrangère, à une ouvrière dont elle veut mettre l'habileté spéciale à l'épreuve, à qui elle désire commander quelque travail de sa compétence, que Mme Lapierre tressaillit et se sentit tout à coup envahie par une secrète inquiétude et une pénible appréhension.

Cependant Mme de Los Rios n'était point française, ni parisienne évidemment. Elle ne l'avait jamais vue; elle devait lui être absolument inconnue...

Que pouvait-elle redouter de sa par? ?

Cette réflexion la rassura quelque peu.

On comprend, du reste, que, dans sa position, le moindre fait inexplicable pouvait et devait lui paraître menaçant, et éveiller des craintes toujours mal étouffées et prêtes à reparaître.

Elle fit un effort pour échapper à la sorte de fascination que lui faisaient éprouver ces grands yeux sombres obstinément fixés sur elle, et, voyant que Mme de Los Rios ne prenait pas la parole, elle se hâta de lui dire :

— Suivant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, madame, j'ai apporté avec moi quelques échantillons de lingerie.

Dolorès l'écouta, comme elle la regardait, avec une attention profonde, sous laquelle celui qui eût connu intimement la créole, eût décelé une réelle surprise et un peu d'embarras.

Mme Lapierre, en effet, que nous n'avons pas eu le temps encore de présenter à nos lecteurs avec quelque détail, portait sur toute sa personne, un cachet de distinction qui étonnait chez une femme dans sa position.

Tout, en elle, malgré la simplicité et presque la pauvreté de son costume; malgré la marque que l'âge, les souffrances matérielles et morales, et les nécessités d'une existence ouvrière avaient laissées sur ses traits, semblait indiquer qu'elle avait reçu une éducation supérieure.

Elle s'exprimait bien, en termes choisis, sans affectation, et son visage aux joues creusées, couronné de cheveux grisonnants, parlait vaguement d'une autre femme brisée par la vie, mais qui avait eu avoir sa beauté et son charme intelligent.

Elle était grande, fort maigre, moins par tempérament que par suite des luttes et des douleurs qui l'avaient affaiblie et consumée émaciée; avait le visage oval, le nez long, les yeux très doux.

Sa bouche expressive aurait souri avec grâce, si le sourire n'en avait été chassé depuis longtemps, et si de pénibles préoccupations ne lui avaient donné un pli qui pouvait passer pour sévère, au premier regard.

Sa voix, également, n'avait rien de vulgaire, ni d'obéqueux ou de criard, ainsi qu'il arrive ordinairement, aux personnes qui ont affaire au public et qui ont besoin de lui plaire.

Tout cela frappait Dolorès et lui causait une certaine impression, à laquelle elle eût voulu échapper.

De là provenait l'hésitation qu'elle mettait à aborder le sujet délicat qu'elle voulait traiter avec cette femme.

(A CONTINUER.)

Commencé le 16 Décembre 1886 — (No 364).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ce feuilleton.

LES DEUX MOINEAUX

O'était un vrai temps de disette.
D ux moineaux se mourraient de faim.
Pas un seul fruit, pas un seul grain,
Pas une miette
De pain.

L'aîné dit à son frère :

« Il ne me reste qu'à mourir ;
Plus jeune et plus fort au contraire
Va chercher de quoi te nourrir.
Si tu trouve de la pâture
Plus que pour toi, mange d'abord,
Puis pense à moi : peut être encor
Un tant soit peu de nourriture
Pourra me sauver de la mort. »
Le cadet part, et, non sans peine,
Il découvre une heureuse aubaine
A quelques heures de son nid :
Un grenier qui de grain regorge !
« Nous sommes sauvés ! C'est fini ! »
Fait le moineau. — Puis il se gorge
De bons grains de froment et d'orge.
Une fois repu : « Sans retard
Je dois apporter à mon frère
De quoi manger. Mais, comment faire ?
Il a bien faim, mais d'est bien tard. »
Néanmoins il se met en route.
Son ventre est lourd : il n'y voit goutte.
« Mon frère aîné dort à présent.
Le réveiller serait dommage :
J'ai sommeil aussi. » Ce disant
Il apporta près d'un fermage
De la paille, et s'y blottissant :
« Demain, dès l'aube, d'un coup d'aile
J'irai lui porter la nouvelle. »
Dit il, — puis il bâille et s'endort.
Le lendemain rien ne l'attarde.
Il part, il arrive, il regarde
Dans le nid : son frère était mort.

Quand ton frère est dans la détresse
Et que tu vas pour l'assister,
Si l'égoïsme ou la paresse
Te conseillent de t'arrêter,
Repousse leurs conseils, n'écoute
Que le devoir qui sur ta route
Ne te permet pas un écart ;
Presse le pas et ne redoute
Qu'une chose : Arriver trop tard.

N'hésite point à te séparer d'un ami qui te trahit : de quel que utilité qu'une dent gâtée vous ait été, on la fait arracher quand elle se gâte, de peur qu'elle ne corrompe les autres.

L'homme vraiment courageux suit son projet jusqu'à ce qu'il l'ait mené à bonne fin, l'adversité ne peut le détourner de sa route ; il persiste malgré les espérances de la fortune, et arrive au but au moment où on le croyait perdu.

DEUX CONSEILS UTILES

LE FROID

De toutes les manières de combattre le froid, celle que les médecins considèrent avec raison comme la plus mauvaise, c'est l'usage exclusif du feu. Celui qui reste trop longtemps devant sa cheminée arrive à se rôtir, mais ne se réchauffe pas. Plus il fait flamber de bûches dans son foyer, et plus il s'expose. En sortant d'un appartement trop chauffé on peut être saisi par les plus tristes maladies : la bronchite, la pleurésie, la fluxion de poitrine, etc., etc.

Donc, un peu de feu ; mais pas trop.

Mais comment faire pour avoir chaud, diriez-vous ?

Pour avoir chaud, il faut d'abord manger. Les menus de nos repas, en ces temps froids, doivent se composer principalement d'aliments riches en azote, de féculents et de corps gras. Les viandes, les œufs, le pain, les patates, les haricots, sont d'excellents mets à l'heure actuelle.

Il n'est pas mauvais de boire un peu. Pas d'eau ; pas de cognac ; mais du vin, sans excès bien entendu.

Il faut se vêtir chaudement, de façon à ne pas perdre la calorique qui se dégage de notre personne. La laine est excellente pour cela. Le principal est d'avoir la poitrine bien couverte.

Le remède des remèdes contre l'insolence de la température, c'est de marcher.

On vous a conté, n'est-ce pas, l'histoire de cet avare qui avait trouvé le moyen de se chauffer tout un hiver avec une seule grosse bûche ? Il ne la mettait pas dans sa cheminée, il est vrai ; mais il passait son temps à la monter de sa cave au grenier.

Eh bien ! cet avare était un hygiéniste de première force. Il a trouvé le vrai, le seul, le meilleur moyen de combattre le froid. Ce moyen consiste à remuer, à uscher, à ne pas rester inactif. Toute dépense de force se traduit par une production de chaleur.

LA TOUX

Les Etats-Unis nous envoient un remède aussi simple qu'innocent pour soulager les malades fatigués par une toux violente ; il ne peut tomber en meilleure saison.

50 ou 60 grammes de glycérine sont chauffés dans une capsule de porcelaine, sur une lampe à esprit de vin ; il s'en dégage des vapeurs abondantes que l'on fait respirer au malade ; le soulagement est immédiat.

VARIÉTÉS

Guibollard parle de vitesse avec Clochegourde, de Pazévas.

—Té ! lui dit celui-ci, l'autre jour, ze coçrais en plein soleil, les zambes écartées à me broyer la tête, et z'allais si vite, si vite qu'au bout d'un quart d'heure ze me retourne. Z'avais laissé mon ombre sur le chemin, à un kilomètre derrière moi !

* * *

A dîner, chez la duchesse.

—Ne trouvez-vous pas, monsieur Boireau, qu'il fait un peu chaud dans cette salle à manger ?

—C'est à ce point, duchesse, que je regrette presque d'avoir mis des chaussettes de laine !

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, etc.
- 3.—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 4.—La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un autre ; Un Noviciat.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge ; La Demoiselle du Cioquième ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 6.—Les Meurtriers de l'Héritière ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Dramas de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS,

Boîte 1986.

475 Rue Craig, Montréal.